

Nous regrettons de ne pouvoir accéder à cette demande, d'abord parce que le temps et l'espace nous manqueraient, ensuite parce que cette lettre contient contre l'opinion générale des récriminations qui ne nous paraissent pas convenables.

De cet échange beaucoup trop prolongé d'assertions et de dénégations, il résulterait que le second prix a été donné à l'humanité des Orphéonistes-Lillois, bien qu'ils eussent obtenu une voix pour le premier prix. Nous félicitons MM. les Crick-Mouils de ce résultat et nous espérons qu'il aura pu adoucir l'amertume de leurs regrets.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

Les Manuscrits de la Bibliothèque de Roubaix.

Notre dépôt littéraire, encore au berceau, possède quelques belles éditions du XVI^e siècle et quelques manuscrits d'une valeur considérable, dont voici la désignation :

1. Le Livre d'heures d'Isabeau de Roubaix, volume in-4^o de 185 feuillets, lignes longues, 17 grandes miniatures, initiales et arabesques rehaussées d'or. — XV^e siècle. — Relié sur bois en veau brun gaufré.

Ce beau volume, exécuté par les ordres de madame Isabeau de Roubaix, veuve de Jacques de Luxembourg, a été donné par elle à l'hôpital de Sainte-Elisabeth qu'elle avait fondé en 1414. Outre les différents offices en latin dont nous donnerons le détail, il contient quelques prières françaises qui pourront faire connaître au lecteur le style de cette époque :

« DÉVOTE ORISON A LA VIERGE MARIE.

O très certaine espérance et défenderesse, et dame de tous chians qui s'y attendent, Glorieuse Vierge Marie, en icelle heure que mes yeux seront si engravés de la très noire obscurité de la mort, et que je ne pourrai veir la clarté de ce monde, ni que je ne pourrai mouvoir la langue pour toi prier, ni pour toi appeler, et que mon chétif cœur foible tremblera angoussusement pour la peur des ennemis d'infer, et sera si esbahi que tous les membres de mon corps me faudront, en l'ardeur de l'angoussue de la mort. Si te prie-je, Dame très douce et très pieuse, que adont tu me veuilles adier avec la sainte compaignie des anges, et avec la sainte chevalerie de paradis, si que mes accuseurs ne puissent avoir nulle vraie occasion de moi mener en leur compaignie; mais te souviengne lors, très glorieuse dame, de la prière que je te fais, orendroit, et rechois mon ame en ta benoite garde, en ta foy, et en ta défense, en la présence de ton glorieux fils. Si que elle puisse estre vestue de la robe de gloire, et en la compaignie des anges et de tous les benois saints. O Dame des anges; ô porte de paradis; ô joie des patriarches, des prophètes, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les saints; ô estoille du matin, plus resplendissant que le soleil et plus blanche que neige, je joins mes mains, et liève mes yeux, et fléchis mes genoux devant toy, très débonnaire dame, pour icelle joye que tu es quant ta très douce et saintissime ame, présents les anges et archanges, sans doute et sans peur, se départit de ton précieux corps, et fut portée en chantant et présentée à ton glorieux fils, et recheue et hébergée en la joie perdurable. Je te prie que tu me veuilles assurer, et me viengnes au devant en icelle heure, qui tant fait à doubter, quand la mort très amère me sera si près, pour défendre que les cruels ennemis d'infer qui sont si orrible et si lait à veoir ne me puissent espoenter ni ne soient sy hardis qu'ils me mettent au devant péchié que je aie fait; mais par toy, très douce dame, de toute paix garnie, soit mon ame présentée à ton benoit fils, et en possession mise de repos perdurable du royaume de paradis, qui jamais ne fauldra. Amen.»

Ce manuscrit est d'une richesse incomparable, les initiales sont rouges et rehaussées d'or, les bouts de lignes azur et or, la partie graphique est tellement nette que les personnes les moins exercées peuvent facilement en déchiffrer le

texte. Mais le principal mérite de l'ouvrage est dans ses miniatures qui appartiennent évidemment à l'école de Jean Fouquet, le peintre tourangeau, dont les productions enrichirent les bibliothèques des grands seigneurs du XV^e siècle, et dont le style ne peut pas plus se méconnaître que celui d'Ingres ou de Delacroix. L'agencement des draperies, la savante harmonie des couleurs, l'expression des physionomies, tout décelé l'artiste habile qui a peint les Antiquités des Juifs par Joseph, manuscrit que nous avons vu à la Bibliothèque impériale, sous le N.° 6891. Elie BRUN.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

(Du 9 au 16 juillet.)

Tous les mouvements de cette semaine peuvent se résumer en peu de lignes; elle a été, en effet, aussi peu accidentée que possible. On dirait que la Bourse prend ses vacances, à voir la rareté des spéculateurs, et surtout la rareté des affaires.

La rente 3 p. % n'éprouve presque aucune variation; elle a fait quelques progrès en baisse, et cependant on ne peut pas dire que les dispositions du marché sont mauvaises. Il n'y a d'ailleurs pas de raison grave qui puisse motiver la faiblesse de la rente. On s'accorde généralement à considérer comme excellente l'apparence des récoltes dans le Nord. S'il en est de même dans le Midi, il est permis de compter sur un abaissement du prix des céréales après les récoltes. Le bilan même de la Banque indique combien une reprise serait facile et comment elle peut se produire d'un jour à l'autre. Ces comptes-courants particuliers figurent pour plus de 200 millions au passif de cet établissement. Certes, c'est là une importante réserve de capitaux disponibles, qui, à un moment donné, peuvent relever toutes nos valeurs par leurs achats.

En attendant que ce moment soit venu, la spéculation se borne à des primes sur la rente, elle en vend beaucoup et à des écarts presque nuls, qui attestent qu'elle ne s'attend à aucun mouvement d'ici à la liquidation. Les ventes nombreuses et incessantes de primes, si elles contribuent à arrêter la hausse, peuvent lui donner, le jour où elles seraient débordées, une très-vive impulsion.

Pendant tout ce mois, la spéculation s'est réfugiée sur les chemins de fer, dont quelques-uns ont donné lieu à des affaires suivies. Leurs recettes importantes, et plus encore les bruits de fusion, de remaniement, dont il a été beaucoup question depuis quelques jours, ont triomphé de l'indifférence des spéculateurs sur le marché.

La liquidation des chemins de fer vient d'avoir lieu et n'a produit aucun incident qui mérite la peine d'être mentionné. Les reports sont tombés à des taux très-raisonnables, ce qui n'a pas empêché une légère baisse de se produire, parce qu'il y a eu des levées de titres peu en rapport avec les achats.

Voici les derniers cours de liquidation : 3 p. % 71-30; 4 1/2, 93-75; Crédit foncier, 670; Crédit mobilier, 1547 50; Orléans, 1,400; Nord, 1,090; Est ancien, 945; Est nouveau, 860; Lyon, 1,430; Méditerranée, 1820; Midi, 770; Ouest, 962 50; Grand-Central, 750; Genève, 800; Chemins Autrichiens, 867 50; Béziers, 555; Saint-Rambert, 865; Ardennes, 625; Victor-Emmanuel, 650.

Le marché des valeurs industrielles est du plus complet calme. On recherche toujours les actions de la Caisse générale des chemins de fer au-dessus de 550 fr. La Caisse centrale de l'Industrie est tenue à 143 75, coupons détachés de 17 fr. Ce

dividende de 17 fr. joint aux 5 fr. d'intérêt déjà distribués, porte à 22 p. % le revenu total des actions de la Caisse centrale de l'Industrie. Un fonds de réserve de 457,000 fr., se composant de valeurs non encore réalisées, n'est pas compris dans ce chiffre.

On fait quelques affaires sur les actions de la nouvelle société d'Herseange et Saint-Nicolas, qui se soutiennent au-dessus du pair. Les actions de Septèmes donnent lieu à quelque achat.

On s'occupe de la Compagnie générale des Caisses d'escompte, qui fait une nouvelle émission au pair de 50,000 actions de 500 fr., dont 250 fr. sont payables en souscrivant. Une action ancienne de la compagnie donne droit à trois actions de l'émission nouvelle.

Les actions des Omnibus de Londres sont recherchées sur le marché britannique avec 16 fr. de prime. Les recettes de la Société vont toujours en augmentant. La Compagnie des Trois-Bassins vient de se constituer, après avoir réalisé une partie de son capital. La Compagnie des Huiles-Gaz poursuit avec activité le cours de son émission.

La nouvelle tannerie française est définitivement constituée, le capital nécessaire ayant été rapidement souscrit. L'émission qu'elle fait en ce moment est appelée à un légitime succès.

J. PARADIS.

(Corresp. génér. de l'Industrie.)

Faits divers.

Une bande de quatorze malfaiteurs a été arrêtée ces jours derniers par les soins du chef de sûreté; ils agissaient sous la direction de deux chefs habiles, repris de justice, et ils pratiquaient différents genres de vols, mais plus spécialement le vol à la Roulotte sur les voitures de place qui conduisent ou ramènent des voyageurs aux gares de chemins de fer. Ils enlevaient avec une grande dextérité les malles, valises, paquets, etc., que l'on place habituellement sur l'impériale des voitures, et, depuis quelque temps, plusieurs plaintes relatives à des vols de ce genre étaient parvenues à l'autorité et avaient été transmises au chef du service de sûreté, dont les mesures furent si bien prises qu'en deux ou trois jours les deux chefs et toute la bande furent arrêtés. Au moment où les agents pénétrèrent dans le domicile du nommé Auguste B., l'un des chefs de la bande, il essaya de se sauver en sautant par une croisée de son logement, situé au deuxième étage; il passa au travers un grillage qui se trouvait à la hauteur du premier étage, et il tomba dans la cour sans avoir d'autres blessures que quelques légères contusions; il se disposait alors à prendre la fuite, lorsqu'il fut arrêté par l'un des agents, qui gardait la porte d'entrée de la maison.

L'autre chef, nommé Amand B., fut aussi arrêté à son domicile dans le quartier Saint-Martin. Certaines précautions furent prises à son égard, car on se rappelle que ce même individu ayant été arrêté pour vol il y a quelques années, et conduit devant un commissaire de police, avait trompé la vigilance dont il était l'objet en s'emparant d'un couteau qui se trouvait sur le bureau du commissaire et en se frappant avec ce couteau dans la poitrine. Heureusement ses vêtements avaient amorti le coup, et la blessure qui en résultait n'eût pas de suites fâcheuses.

Pour en revenir à l'organisation de la bande arrêtée, chacun avait sa spécialité. Deux ou trois femmes perdues, qui vivaient avec ses malfaiteurs, démarquaient et préparaient le linge provenant de vol. Ce linge, ainsi que tous les autres objets volés, étaient vendus par les soins d'un nommé P., et de sa femme, affiliés à la bande et tenant une petite boutique sur les boulevards extérieurs.

Tous ces individus ont été conduits devant M. Lemoine-Tacherat, commissaire de police de la section de l'Hôtel-de-Ville. Il a opéré au domicile de chacun d'eux une perquisition qui a amené la saisie de plusieurs montres en or et en argent, de dix camées, d'une grande quantité d'effets, d'habillement, de cachemires, de livres, d'une boîte complète de mathématiques, etc. Les inculpés ont été envoyés ensuite au dépôt de la préfecture, à la disposition du parquet. (Gazette des Tribunaux.)

— On lit dans le *Messenger de la Charité* :

« Un jour, une femme vient s'asseoir à une table et demande, contre la remise d'un bon, une portion de haricots. Le Confrère de service lui apporte sa portion, puis il remarque que cette femme mange ses haricots sans pain.

— Mais, ma brave femme, lui dit-il, vous avez donc oublié d'apporter votre pain; vous savez bien cependant qu'on n'en trouve pas au fourneau.

— Du pain, monsieur, répond-elle, il y a deux jours que je n'en ai mangé!

Notre Confrère, tout ému, se rend à la cuisine et prie quelqu'un d'en aller chercher chez le boulanger; puis il revient dans la salle, et il s'aperçoit alors que la pauvre femme a près d'elle un morceau de pain, qu'elle mange avec ses haricots.

— D'où vous vient donc le pain que vous avez maintenant ?

— C'est ce monsieur qui me l'a donné, dit-elle, en montrant un homme qui prenait son repas de l'autre côté de la table, et qui n'avait gardé que la moindre part d'un morceau de pain qu'il venait de couper en deux.

— Ah! c'est très-bien, ce que vous venez de faire là, mon ami, s'écrie alors notre Confrère, et je vous en fait mes bien sincères compliments.

— Oh! monsieur, répond simplement le brave ouvrier, il n'y a pas grand mérite à cela; je sais ce que c'est de souffrir, et j'aurais mal déjeuné si j'avais vu cette femme manquer de pain pendant que j'en mangeais à côté d'elle.

— Nous ne vous dirons pas le nom de cet homme, car nous ne l'avons jamais su, mais Dieu le connaît et sa justice saura bien le récompenser. »

— Nous lisons dans le *Boston Gazette* :

« Un capitaine d'un navire anglais, récemment arrivé de Sumatra, communique le fait suivant : « Il y a quelques semaines, dit-il, étant au port de Padang, j'y vis arriver deux missionnaires catholiques, avec ordre de pénétrer dans l'intérieur de l'île pour évangéliser les sauvages, ou au moins d'avoir un entretien avec eux. Les indigènes de Sumatra sont grossiers et cruels, vivent sur les arbres, et on les croit cannibales. Les habitants de Padang leur firent le portrait le plus sombre de ces sauvages et déconseillèrent vivement une entreprise si hardie et si dangereuse. Mais rien ne put arrêter la détermination des ministres de Dieu. Ils quittèrent leurs amis de Padang, le bâton à la main et la besace sur le dos, et pénétrèrent dans des forêts inconnues. Deux semaines après, des Malais, à leur retour de la chasse des tigres, rapportèrent les os rongés de ces missionnaires, avec quelques fragments de leur costume, ainsi que deux petits crucifix qui leur avaient appartenu. Il est incertain s'ils ont été dévorés par les animaux sauvages ou mangés par les cannibales. »

— On écrit de Remuzat que, le 8 de ce mois, le tonnerre a frappé deux personnes de la commune de Verclause et a causé les plus singuliers effets. Le sieur Charras, instituteur communal, et la dame T... rentraient à pas précipités dans le village pour éviter l'orage, qui paraissait très menaçant, lorsque la foudre éclata et les renversa violemment tous les deux sur le sol.

Revenant de son premier étourdissement, la

plus articuler une parole.

Cependant une des femmes amenées par Marco s'était emparée du fils de Don Juan, et, guidée par un mouvement que la nature imprime aux cœurs les plus sauvages, elle essayait d'ajuster ce pauvre petit orphelin, tandis que ses compagnes aidées de Marco se disposaient à rendre suivant leurs usages les derniers devoirs à sa mère.

Le sentiment de la douleur parut se réveiller dans l'âme du malheureux Don Juan lorsqu'on voulut lui enlever ce corps glacé. Il poussa des cris aigus, puis, transporté d'un accès de fureur, il prit son époux dans ses bras et la porta en courant jusqu'au haut de la montagne; mais épuisé par cet effort il tomba sans connaissance sur ces restes chéris.

En revenant à lui, il parut sortir d'un songe pénible; ses yeux étonnés se fixaient tour-à-tour sur les divers objets qui l'environnaient. Il se trouvait couché sur une natte, dans une cabane assez spacieuse, entouré d'Indiens qui, malgré leur haute stature et la fierté de leur maintien, n'avaient rien de féroce. Plusieurs d'entre eux s'entretenaient avec Marco, et le jeune espagnol paraissait être l'objet de leurs questions. La nouveauté de ce spectacle, en attirant toute son attention, suspendit pour quelques instants le souvenir de la perte cruelle qu'il venait de faire; mais ce faible soulagement fut de peu de durée. Sa mémoire trop fidèle lui retraça l'étendue de ses malheurs et il serait retombé dans un nouvel accès de désespoir si Marco n'avait eu la présence d'esprit de lui présenter son fils.

La vue de cette innocente créature ranima son courage, il lui semblait encore entendre les dernières paroles de son épouse. Oui, s'écria-t-il en serrant son fils dans ses bras, j'accomplirai

les derniers vœux d'une mère : je te consacrerai mes jours; ta conservation sera désormais le seul objet de ma sollicitude. Puisses-tu me rendre un jour quelques-unes des vertus de celle que nous pleurerons ensemble.

Dès ce moment Don Juan reprit assez d'empire sur lui-même pour se livrer aux réflexions que devait naturellement lui suggérer l'étrange situation où il se trouvait. Il apprit de Marco que les Indiens qui l'avaient secouru étaient un reste de Mexicains libres qui, à la faveur de leurs montagnes et des forêts inhabitées qui les entouraient, avaient conservé l'indépendance la plus absolue.

Vous aurez deviné, sans doute, que cette peuplade hospitalière était celle des Otomies. Quoique le nom espagnol fût encore en horreur parmi ces montagnards, ils n'avaient conservé des cruautés commises à l'égard de leurs pères qu'un souvenir vague comme les traditions qui seules avaient pu leur transmettre. Les plus âgés d'entre eux voyaient pour la première fois un de ces Européens qu'on leur avait peints sous des couleurs si terribles, et tout dans cet étranger semblait démentir l'opinion défavorable qu'ils auraient dû en concevoir.

Après avoir tenu conseil sur ce qu'ils devaient faire dans une conjoncture si nouvelle pour eux, ils députèrent un des vieillards qui s'approcha de Don Juan et lui parla en ces termes :

Etranger, nous ignorons ce que tu viens chercher au milieu de nous. Si tes intentions sont bonnes, nous serons tes amis, cette cabane t'appartient et nous t'aiderons à défricher un champ; si le mauvais esprit t'a conduit ici, tu dois t'attendre à mourir, car les dieux du Mexique ont suivi nos pères dans cet asile inconnu et ils vengeront sur toi les crimes de ta nation; mais

songe bien qu'ami ou ennemi, tu ne peux plus sortir de cette vallée. Le soin de notre sûreté nous oblige à t'y retenir, afin que tu ne puisses nous vendre aux hommes blancs.

Marco, qui comprenait assez bien l'idiome de ces Indiens, rendit à son maître le sens de ce discours et répondit par son ordre à l'envoyé, que bien loin d'avoir des intentions perfides en pénétrant dans cette vallée, ils fuyaient eux-mêmes la tyrannie des Espagnols avec cette jeune femme qui, née d'un sang mexicain, avait quitté sa patrie pour suivre son époux; mais dont la mort prématurée les avait forcés de s'arrêter près de ce lieu. Il ajouta que le choix d'un séjour leur étant désormais indifférent, ils se soumettraient aisément à la nécessité de demeurer parmi cette nation, espérant lui prouver bientôt une reconnaissance égale à l'hospitalité qu'ils en recevaient.

Le vieillard ayant paru satisfait de cette assurance se retira pour faire préparer tout ce qui était nécessaire à l'établissement de ces nouveaux hôtes. Quelques instants après, leur cabane fut garnie de provisions de toute espèce en bananes, mais, patates et surtout en pulqué qui est la boisson favorite des Indiens; ils y ajoutèrent quelques pièces de viande fumée, de la volaille vivante, deux hamacs, deux robes longues en toile de coton, semblables à celles dont ils se couvrent eux-mêmes dans leurs grandes cérémonies, et enfin deux ou trois instruments aratoires grossièrement façonnés en bois de fer.

Autant par nécessité que pour se distraire de ses chagrins, Don Juan s'occupa sérieusement des moyens d'améliorer sa situation; mais avant de travailler pour lui-même, il songea à remplir les devoirs les plus chers à son cœur. La dépouille mortelle d'Oletta reposait au pied d'un

cédre sur une des collines qui dominaient le village. Don Juan y plaça une croix, simple monument de ses regrets, sur laquelle il grava avec la pointe de son couteau le nom d'Oletta. Ce lieu consacré à sa mémoire fut bientôt entouré de buissons odoriférants où la rose et le jasmin jonquille s'entrelaçaient avec le citronnier et le poirier-piquant.

Tandis que Don Juan parvenait ainsi à adoucir sa douleur en lui donnant chaque jour un nouvel aliment et en se familiarisant avec les objets les plus propres à lui rappeler une perte cruelle, il ne négligeait pas les soins plus importants que réclamait son fils à qui il donna le nom de Diego. La femme qui s'en était chargée habitant à l'autre extrémité de la vallée, Don Juan entreprit de construire pour elle une petite cabane près de la sienne, afin d'avoir sans cesse son enfant sous les yeux.

R. DE MERIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

Le mot du logographe-charade inséré dans le dernier est : Roubaix, ou l'on trouve ou, ai.

CHARADE.

Mais... pourquoi nommer mon premier? On ferait alors mon dernier. Mais on formerait mon entier.

KARMESES.

(Dimanche 20 Juillet.)

Haubourdin; — La Madeleine (extra-muros); — Neuville-en-Ferrain; — Pénchenies.